

Polonais – langue difficile ou simplement méconnue ?

Anna Berlińska, Université de Białystok, Pologne

Dans la conscience collective, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de chaque communauté, il existe des images stéréotypées des groupes ethniques et sociaux, composées de jugements de sorte: fr. *les Ecossais sont avarés, les Italiens sont paresseux, ivre comme Polonais*, ang. amér. *dumb blonde* 'blonde stupide', pol. *burak* 'betterave' pour 'paysan', quelqu'un qui habite à la campagne et, de ce fait, est présumé 'stupide et peu civilisé'. La nature de ces clichés ainsi que leur incidence sur les attitudes en face de l'autre sont bien connues et de mieux en mieux décrites par les anthropologues, sociologues et spécialistes des sciences cognitives [dans la littérature polonaise du sujet ce sont par exemple les travaux de l'anthropologue Antonina Kłoskowska, récemment - du sociologue Jan Błuszkowski, dans le cadre de la linguistique - de Jerzy Bartmiński et de ses collaborateurs de l'Université de Marie Skłodowska-Curie à Lublin].

À côté de ce genre de stéréotypes, il existe également des idées reçues concernant les langues: la langue maternelle de chacun, les langues des voisins, les langues d'antipodes. Ces langues (parfois acquises, parfois à peine entendues quelque part) se trouvent agrémentées de listes d'adjectifs qualificatifs. Nous disons souvent, sans trop y réfléchir, que telle ou telle langue naturelle est grande, belle, riche, logique, mélodieuse ou facile, telle autre – petite, primitive, dure et désagréable à l'oreille, difficile. Apparemment, ces caractéristiques ne reflètent pas nos opinions personnelles mais, dans la plupart des cas, des jugements courants, fabriqués ou empruntés (parfois il y a très longtemps) par notre communauté et faisant partie de notre représentation linguistique du monde. Elles accompagnent souvent les stéréotypes concernant les utilisateurs d'une langue ou d'un dialecte. D'habitude, quand nous percevons les membres d'une nation ou d'un groupe ethnique de façon plutôt négative, il est fort probable que leur langage aussi nous paraîtra laid et répugnant.

En remontant loin dans le passé, nous rencontrons cette opinion, étonnante pour nos contemporains, que la langue de l'autre est une „non-langue”. Ce fut l'avis des Grecs anciens qui nommèrent *barbaros* – un étranger incapable de parler grec. La source étymologique supposée de ce mot est l'onomatopée *bar-bar*, censée imiter leur parler incompréhensible. C'est au Ve siècle avant notre ère, l'époque des invasions perses, que le mot *barbaros* prit le sens péjoratif 'pas civilisé, sauvage' et même 'cruel', qu'il conserve, après être passé par le latin *barbarus*, dans beaucoup de langues modernes (*barbare* en français, en polonais adj. *barbarzyński*, nom subst. *barbarzyńca* etc.).¹

Un autre exemple de ce genre constitue l'ethnonyme *Niemiec* – ‘Allemand’ en polonais, mais aussi en d'autres langues slaves: tchèque – *Němec*, croate et serbe – *Nijèmac*, russe – *niemiec*. Cet ethnonyme est le plus souvent associé par les étymologues avec l'adjectif préslave *němъ*, pol. *niemy* ‘muet, balbutiant’.²

La façon plus subtile de déprécier la langue de l'autre consiste à la déclarer mélange (à tort ou à raison): *Le corse? Ce n'est pas une langue. C'est un mélange de français et d'italien* – j'ai entendu une fois de la part d'un enseignant français (c'est pour cela, d'ailleurs, que les créoles, à leurs origines réellement mixtes, ont du mal à obtenir le statut des langues ou des dialectes à part entière). Personne pourtant, sauf les linguistes – pour qui c'est une constatation et non pas un jugement de valeur - ne dit aujourd'hui que l'anglais (Modern English) est un mélange d'éléments germaniques et romans (français, latin).

À l'époque contemporaine, l'anglais, puissant et largement répandu dans le monde, surtout dans son rôle de deuxième langue, est jugé *riche* et, en même temps, *facile* - une sorte de *contradictio in adiecto*, quand on y réfléchit. Basic English, par exemple, peut être estimé facile, mais ne mérite pas d'être appelé riche. Les variétés riches de l'anglais (riches en vocabulaire, phraséologie, tournures de style etc.) ne sont pas forcément faciles à maîtriser. Le français est souvent qualifié de *clair, logique, raffiné*, l'allemand – *dur*, l'italien – *mélodieux* etc. Apparemment, les notions de *texte, style, langue, registre* et même, parfois, *orthographe* – distinctes pour les linguistes – ont été mélangées, pour que ce genre d'opinion commune puisse être formulé.

Les idées reçues, concernant les langues, semblent attirer l'attention des chercheurs beaucoup moins souvent que les stéréotypes nationaux. En tout cas, en Pologne, le sujet n'a pas encore été traité dans les travaux décrivant la représentation linguistique du monde. Il serait pourtant intéressant de savoir d'où viennent ces jugements collectifs, de quelle manière ils évoluent, prennent de l'importance à tel ou tel moment historique (telle ou telle situation sociale), à quel point enfin correspondent-ils à des réalités linguistiques, observées et décrites par les linguistes. Nous ne pouvons pas les déclarer vrais ou faux, en bloc. Surtout des jugements esthétiques (*langue belle* ou *laide*) échappent à la vérification.

Couramment, nous prenons ces jugements de valeur pour évidents, pour quelque chose qui ne mérite pas d'être réfléchi ou discuté – c'est la nature même de notions stéréotypées. Cependant, à l'instar des stéréotypes raciaux, nationaux et sociaux, les idées reçues attribuées aux langues sont loin d'être d'innocentes simplifications des réalités linguistiques complexes. Nous les entendons dans nos conversations quotidiennes dès que les sujets de voyages, rencontres internationales, éducation linguistique, bilinguisme etc. sont entamés. Le discours médiatique en est parsemé. Les prises de paroles d'enseignants des langues et de linguistes,

eux mêmes, n'en sont pas entièrement libres. Il est probable que ces idées, parmi d'autres facteurs (tels que la puissance de la langue en question³, son utilité présumée, dans l'immédiat ou plus tard dans la vie, les méthodes et les moyens techniques appliqués etc.), influencent le choix des langues à apprendre et, ensuite, la durée et l'efficacité de l'apprentissage entrepris.

Bien décrire cette partie de la conscience collective, au sein de communautés diverses, avec toutes les modifications survenant au gré du temps, est un programme de recherche vaste et de long souffle.

Pour les lieux communs concernant les langues, leurs locuteurs, leur apprentissage etc., présents dans l'imaginaire collectif de la société française, un petit livre de Marina Yaguello, *Catalogue des idées reçues sur la langue*, publié en 1988, en fournit une description concise, visant le grand public (il existe, sans doute, d'autres travaux, auxquels je n'ai pas eu l'accès). À son avis:

*„Ce n'est pas vraiment au nom de la scientificité qu'on peut s'élever contre ces conceptions naïves. Tout sujet parlant après tout a le droit de cultiver ses fantasmes. [...] cette „linguistique spontanée” doit être combattue seulement dans la mesure où les préjugés, les simplifications, les idées fausses qu'elle véhicule peuvent présenter un danger de nature idéologique, nuire à la compréhension de l'autre, donner des arguments à toutes les formes de racisme, contribuer à l'obscurantisme.”*⁴

C'est la lecture de ce livre, il y a une dizaine d'années, qui m'a fait réfléchir au sujet des stéréotypes concernant la langue polonaise (Marina Yaguello ne la mentionne pas). Je me suis mise à observer ce qui se dit à propos du polonais dans les conversations quotidiennes, dans les médias: la radio, la télévision, la presse, jusqu'aux petites annonces et la publicité. Parfois la langue était le sujet principal de ces énonciations, le plus souvent elle y apparaissait de façon occasionnelle. Au cours de ces observations, j'ai constaté que le qualificatif *difficile* constitue un élément important de l'image stéréotypée du polonais. Bien sûr, les Polonais, surtout interrogés directement au sujet de leur langue maternelle (pol. *język ojczysty* – littéralement 'la langue de la patrie, la langue des aïeux'), répondent d'abord que c'est une langue *belle, riche, souple*, pour des raisons patriotiques, la langue se trouvant indéniablement au centre de l'identité nationale polonaise, depuis la fin du XVIIIe siècle. Cependant, même dans cette situation-là, certains tendent à mettre en première place l'adjectif *difficile*, parfois précisant: *surtout pour les étrangers*. D'autres ajoutent: *même pour les Polonais*. Là, il s'agit non pas de la langue comme telle mais de normes de la variété soutenue qu'une partie de locuteurs n'avait pas apprise dans leur petite enfance, au sein de la famille (utilisant, par

exemple, un dialecte ou un sociolecte particulier). Ils ont ensuite beaucoup peiné pour acquérir le polonais littéraire au cours de l'apprentissage scolaire, d'où le sentiment d'une certaine insécurité linguistique qui explique cette déclaration.

Le discours savant sur les propriétés du polonais accompagne le développement de la langue littéraire normée, dès ses débuts vers la fin du Moyen Âge. Dans le tout premier ouvrage consacré à la description de la grammaire polonaise: *Polonicae grammatices institutio* (Cracovie 1568), l'auteur – professeur calviniste français Petrus Statorius (en Pologne depuis 1549) explique que ce livre, rédigé en latin, est destiné à l'usage des étrangers, venant parfois en Pologne, puis quittant le pays, découragés par l'aspérité du polonais (*sermonis asperitate absterritos*). Il suppose que beaucoup d'eux n'ont pas renoncé à apprendre cette langue (et rester au pays) à cause des difficultés, toujours surmontables, mais plutôt à cause d'opinions mal fondées. Selon lui, ce n'est qu'au premier coup d'oeil que le polonais peut paraître barbare, vague, désordonné, inexplicable. Il a des règles grammaticales stables, on peut le manier de façon compréhensible et agréable, malgré l'existence de variantes dialectales.⁵

À l'époque de la Renaissance le polonais joue encore un rôle inférieur par rapport au latin dans les domaines tels que l'administration, la justice, la science, la religion, mais la littérature polonophone prend graduellement de l'importance, l'orthographe se stabilise, le vocabulaire s'enrichit. Le style artistique se développe au cours de ce *siècle d'or* de la culture polonaise, comme on appelle le XVI^e siècle. Pour que le polonais remplisse toutes les fonctions communicatives dans la société, il a fallu toutefois attendre la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les étrangers cultivés qui visitaient l'ancienne Pologne arrivaient facilement à communiquer en latin avec les nobles et même parfois avec des bourgeois ayant reçu l'éducation latine (il existe de nombreux témoignages à cet égard⁶). Parler polonais n'était donc pas une nécessité. Dans la deuxième moitié du XVII^e et au cours du XVIII^e siècle, c'est le français qui, à son tour, triomphe à la cour royale. Au XVII^e siècle, la Pologne avait deux reines françaises et les membres de l'aristocratie ainsi que la haute noblesse imitaient volontiers les usages de la cour. Malgré les efforts de défenseurs du polonais⁷, cette langue continuait donc d'être réputée *âpre*, surtout en comparaison avec le raffinement du latin et, plus tard, du français. Certains auteurs polonais, pas trop motivés pour faire des efforts nécessaires au perfectionnement de la langue (dans le vocabulaire, les styles etc.), exprimaient ce genre de critiques pour justifier leur choix du latin – langue toute prête à l'usage savant.

Après 1770, c'est enfin le polonais qui prend le rôle de la langue d'instruction (grâce aux réformes de la Commission de l'Education Nationale – le premier ministère d'éducation

en Europe), de la langue d'administration et de la justice. Le style rhétorique s'épure de l'excès d'expressions latines. À la fin du XVIII^e siècle, la Pologne perd son indépendance; jusqu'en 1918 ses terres sont partagées entre les empires: russe, autrichien et prussien. L'allemand et le russe fonctionnent comme les langues officielles sur le territoire où le polonais est parlé. La langue maternelle devient alors le symbole de la culture nationale et une langue grégaire (dans le sens que Luis-Jean Calvet donne à ce terme⁸) - celle qui unit la société divisée par les frontières. Les historiens soulignent l'importance de la grande littérature romantique polonaise, conçue en émigration, pour le maintien de l'identité nationale.

Revenons à nos jours. Pourquoi le polonais passe toujours pour „une petite langue difficile”? En France, par exemple, j'ai entendu maintes fois cette opinion-là.

Pendant une cinquantaine d'années que la Pologne a passé d'abord sous l'occupation nazie et soviétique, puis - après la deuxième guerre mondiale - derrière le rideau de fer qui limitait strictement les contacts avec l'Europe libre, peu de personnes à l'Ouest se sont intéressées à la culture de ce pays et encore moins à la langue polonaise. Pour les locuteurs d'autres langues elle est devenue plus que jamais exotique, bizarre, comme d'ailleurs toutes les langues slaves, à l'exception du russe – intéressant surtout pour des raisons politiques. Les linguistes slavisants étaient presque les seuls à les apprendre, plus quelques enfants d'immigrés, cherchant leurs racines ethniques. À l'intérieur du bloc soviétique, c'était le russe qui servait de *lingua franca*.

Après 1989, la situation a changé. La liberté de voyager, d'investir, de travailler en Pologne, comme partout en Europe Unie, multiplie les échanges mais l'intérêt pour la langue polonaise ne suit pas. Pour la communication internationale courante (tourisme, journalisme, science, affaires) c'est l'anglais qui s'impose, en Pologne comme partout.

Le polonais, est-il vraiment si difficile qu'on ne le dit? Si l'adjectif est utilisé dans le sens 'complexe' ou même 'inutilement compliqué', nous pouvons répondre que toutes les langues naturelles sont des outils complexes parce que la réalité qu'elles sont censées décrire est infiniment complexe. Seulement, les complications propres à chaque langue sont différentes, ne concernent pas les mêmes parties du système grammatical et lexical; chacune d'elles a aussi ses propres irrégularités. J'évoque ici des constatations banales pour les linguistes mais, le plus souvent, ignorées du grand public.

Quand nous prenons la notion de *difficulté* au sens 'la quantité d'effort nécessaire pour bien maîtriser une langue', cette notion n'a rien d'absolu. L'effort est proportionnel à la „distance” qui sépare les deux idiomes: la langue maternelle du locuteur et la langue – cible. Plus elles se ressemblent (appartenant à la même famille de langues ou, mieux encore, à la

même branche de cette famille), moins d'effort demandera l'apprentissage de la seconde – c'est le principe bien connu, quoique certaines ressemblances soient aussi source d'erreurs d'interférence. Selon ce principe, apprendre le polonais serait plus facile pour un locuteur natif du tchèque que pour celui dont la langue maternelle est l'anglais ou le français, sans parler d'un locuteur du finnois ou, par exemple, du japonais (l'aptitude individuelle, l'assiduité et la motivation de chaque élève mises à part). En perfectionnant les méthodes et les outils d'apprentissage: dictionnaires, manuels, logiciels etc., nous épargnons aussi une partie d'effort à faire aux étudiants. Le travail de compréhension et de mémorisation reste toutefois considérable et n'est jamais fini, comme d'ailleurs pour la langue maternelle que chacun continue à apprendre toute au long de sa vie (surtout dans le domaine du vocabulaire, des styles, des variétés spéciales de la langue).

Comme le rappelle Marina Yaguello:

„Toute langue naturelle est à la fois simple et complexe. Les langues qui ont une morphologie compliquée, c'est-à-dire des conjugaisons, des déclinaisons, des systèmes de dérivation exigeant un apprentissage long, sont réputées difficiles. Cependant, la complexité de la morphologie est en général compensée par une simplicité de la syntaxe.”⁹

Le russe – selon elle - serait un exemple de ce type de langue, supportant mal une utilisation „minimale”, mais le polonais aussi tomberait dans cette catégorie. Pratiquement, pour des étudiants étrangers du polonais presque tous les „obstacles à franchir” (phonétiques, morphologiques) se concentrent au niveau débutant. L'apprentissage préalable de l'anglais, le plus souvent la première langue étrangère enseignée dans les écoles, ne les a pas habitués à cela. Ils n'ont souvent pas assez de patience pour arriver au stade où la simplicité de la syntaxe polonaise et la régularité de la grande partie de son vocabulaire dérivé se rendent évidentes. L'opinion que le polonais est une langue difficile, décourage les étrangers, même beaucoup de ceux qui viennent vivre et travailler en Pologne, de faire l'effort de l'apprendre. Ils se privent de cette façon de l'accès à la culture polonaise authentique.

Il serait donc utile de populariser le savoir, clair et objectif, sur diverses langues, dont le polonais, sans (ou avant de) les apprendre. Cela contribuerait à l'abolition d'un certain nombre d'obstacles purement psychologiques dans le choix et l'apprentissage des langues et constituerait un pas vers le multilinguisme et le multiculturalisme souhaités. Dans ce contexte, il est très important d'élaborer des ouvrages de vulgarisation du savoir linguistique, concernant les langues moins enseignées comme langues étrangères, tout en continuant à

enrichir l'offre de manuels, dictionnaires, grammaires, logiciels, matériel audio etc., adaptés aux besoins de groupes d'élèves divers. Il est évident que le grand choix du matériel de qualité, tel que celui dont disposent les étudiants d'anglais, d'allemand, d'espagnol ou de français, facilite et accélère l'apprentissage. Il diminue aussi le nombre de personnes qui désistent et abandonnent leurs cours de langue au niveau débutant. Pour le polonais – langue étrangère l'offre du matériel continue à s'enrichir mais il reste encore beaucoup à faire.¹⁰

Pour finir, je vais citer les paroles de Sylvain Auroux, de son livre „La philosophie du langage”:

„ [...] l'absence de vulgarisation sérieuse auprès du grand public ne donne pas de véritable stabilité aux conceptions du langage engendrées par les théories linguistiques. Dans nos communautés intellectuelles, personne ne peut vraiment soutenir que la terre est plate ou que la chute des pierres est due à leur désir de rejoindre le centre du monde. Mais on voit de bons esprits affirmer sans précaution que telle langue est meilleure que telle autre, que les dauphins parlent, etc. L'organisation de la communauté scientifique et la représentation extérieure des connaissances qu'elle produit constituent de véritables questions d'éthique scientifique pour les sciences du langage. Ces dernières ont une responsabilité globale – qu'il leur faudrait assumer – dans la circulation sociale des représentations mythiques concernant le langage.”¹¹

NOTES:

¹ W.Kopaliński, *Słownik mitów i tradycji kultury*, Warszawa 1987, article *BARBARZYŃCY*, p.77.

² W.Boryś, *Słownik etymologiczny języka polskiego*, Kraków 2008, article *NIEMY*, p.361-362.

³ Notion définie par W.Mackey dans son livre *Bilinguisme et contact des langues*, Paris 1976, chapitre 8, *Statut des langues en contact*.

⁴ M.Yaguello, *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Paris 1988, p. 13-14.

⁵ W.Kuraszkiewicz, *Polski język literacki. Studia nad historią i strukturą*, Warszawa-Poznań 1986, p.390.

⁶ Ils sont cités dans *Historia języka polskiego* par Z.Klemensiewicz, Warszawa 1981, p.262-266.

⁷ (réd) W.Taszycki, *Obrońcy języka polskiego. Wiek XV-XVIII*, Wrocław 1953, *passim*.

⁸ Louis-Jean Calvet, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris 1999, p. 79-80.

⁹ M.Yaguello, *op. cit.*, p. 134.

¹⁰ La bibliographie récente est publiée dans le livre de A.Seretny, E.Lipińska, *ABC metodyki nauczania języka polskiego jako obcego*, Kraków 2005, p.309-315.

¹¹ S.Auroux, *La philosophie du langage*, Paris 1996, p.327